

BURDO

LES
BELGES

DANS
L'AFRIQUE CENTRALE

VOYAGES, AVENTURES ET DÉCOUVERTES



D'APRÈS LES DOCUMENTS ET JOURNAUX DES EXPLORATEURS



DE ZANZIBAR AU LAC TANGANIKA

PAR
ADOLPHE BURDO



ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES, DE 3 CARTES ET DE 6 PLANCHES EN COULEURS

BRUXELLES
P. MAES, ÉDITEUR-LIBRAIRE

1886

— TOUTS DROITS RÉSERVÉS —

pp. 1-554



CHAPITRE XXII

Les gens de Simba. — Marche en avant. — Kabambagouzia. — L'expédition est brisée. — Mœurs et industries des naturels. — Les clubs nègres. — Attaqué par les fourmis. — Le rhinocéros blanc. — Retour de Roger. — Les épaves d'un affreux massacre

L'ARRIVÉE des soldats de Karéma et notre victoire sur les Rougas-Rougas changèrent notablement les dispositions des gens de Kissindeh : au début de la bataille, ils s'étaient prudemment tenus cachés dans leurs demeures, mais lorsque les chances du combat tournèrent définitivement en notre faveur, nous les vîmes accourir tous en armes pour nous prêter main-forte; nous n'eûmes pas à utiliser le beau zèle de ces bouillants carabiniers d'Offenbach, mais en revanche ils ne nous épargnèrent point les chants et



CHASSE AU RHINOCÉROS BLANC.

Accompagnés de deux hommes d'escorte, un jour nous nous étions éloignés, Popelin et moi, à une distance considérable, dans l'intention de chasser ; mais le gibier se faisait décidément rare, et c'est à peine si de loin en loin on voyait détalier quelque antilope peureuse, égarée dans ces porrys déserts ; dépités, nous avançons quand même, lorsque tout à coup Popelin me quitta, traversa en courant un fourré et presque simultanément deux détonations retentirent ; mais au même moment, de l'accent d'un homme en danger, je l'entendis appeler :

« A moi, Burdo ! »

Je m'élançai. Le capitaine venait de manquer un superbe rhinocéros blanc qui furieux le chargeait : épauler et envoyer à l'animal les deux balles de mon rifle fut l'affaire d'un éclair ; la précipitation que j'y mis m'empêcha de l'abattre d'emblée ; mais du moins son attention fut détournée de Popelin et, blessé, il regagna en quelques bonds la profondeur du bois.

Guidés par les traces de sang qu'il perdait, nous nous mîmes à sa poursuite, et, pénétrant dans une éclaircie, nous le vîmes à l'autre extrémité, arrêté, le corps appuie contre un arbre ; il eut encore la force de s'élaner vers nous, mais nous étions préparés à cette attaque, et nos quatre coups de feu l'arrêtèrent en chemin ; il chancela et tomba en beuglant d'une façon effroyable.

« Bismaïllah ! » crièrent nos nègres ; et, après avoir tranché la tête de l'énorme bête, l'un d'eux s'en fut quérir du monde ; nous rentrâmes alors triomphalement au village avec notre gros gibier. Ce fut la seule pièce importante que nous abattîmes en cet endroit où, du reste, zèbres et girafes n'apparaissent guère à cette époque de l'année.

A quelques jours de là, notre existence à Kabambagouzia fut réjouie par le retour de Roger ; c'était le 26 juin : entièrement rétabli grâce à sa robuste santé et aux soins éclairés du docteur Van den Heuvel, notre courageux compagnon vint reprendre sa place à la peine ; il aurait pu rester quelque temps encore en convalescence à Taborah, au milieu du calme et de l'abondance, mais il préférerait partager nos privations et nos dangers. Du reste, il avait triomphé vaillamment de son ophtalmie et de sa fièvre, et j'ai rencontré peu de constitutions aussi bien appropriées que la sienne à tous les inconvénients de la vie africaine : il a une santé de fer que la malaria peut secouer parfois, mais que jamais je n'ai vue ébranlée et qui lui permettra d'affronter longtemps encore le redoutable climat équatorial.

Le 30 juin, Popelin, Roger et moi nous étions assis sous la tente, et, tout en causant des événements du jour, pour la centième fois peut-être nous

calculions l'époque où les porteurs arriveraient et où nous pourrions enfin quitter Kabambagouzia ; autour de nous, étendus a terre, nos hommes devisaient, insoucians et joyeux, tandis que les indigènes circulaient, passaient, repassaient, n'osaient s'arrêter par crainte de nous déplaire, mais se trouvaient toujours ramenés vers ce spectacle incroyable : trois hommes blancs assis sous une maison de toile !

Tout à coup, à l'entrée du village un bruit inusité retentit ; les naturels bondissent dans leurs cases et en ressortent transformés en combattants ; nous-mêmes, nous saisissons nos carabines, lorsque apparurent six hommes entièrement nus, désarmés, la figure bouleversée, et parmi eux je crus reconnaître de suite deux askaris de la caravane de M. Cadenhead ; ces malheureux se jetèrent à nos pieds, et, sans nous laisser le temps de les interroger :

« O maltres, crièrent-ils, fuyez, fuyez ! Mirambo arrive avec Simba et le Nioungou, et derrière eux marchent réunies toutes les hordes de Rougas-Rougas que renferme cette région. Ils ont assassiné vos frères, Carter et Cadenhead, massacré leurs hommes et pillé tout leur bien ; c'est par miracle que avons échappé à la mort, mais les bandits nous poursuivent, ils vont arriver, fuyez ! »

A ce discours, comme une flambée de poudre, l'alarme se communique à tout le village : les portes sont fermées, solidement barricadées et les guerriers se postent dans les chemins de ronde ; en vain essayons-nous de ramener un peu de calme dans les esprits, la terreur, au contraire est bientôt portée à son comble par le récit émouvant de la sinistre tragédie qui vient d'ensanglanter les champs de Pimboué.

